

l'enfant prodige

L'enfant prodigue

Louis Berthouzoz

Pièce en deux actes

PERSONNAGES :
par ordre d'entrée en scène

Augustin : 60 ans environ

Faustine : sa femme

La Factrice

Joseph : fils d'Augustin et Faustine

Marguerite : sa femme

M. le Curé

Résumé :

ACTE I

SCENE 1

Personnages : Au lever du rideau, Augustin est en salopette, pas rasé, les cheveux en bataille. Faustine, mouchoir à la tête et tablier en toile de jute.

Décor : 1 table avec 4 chaises, 2 tabourets de réserve, un ou deux cadre fixés à l'angle aigu de la parois, pour pouvoir glisser derrière des lettres et des documents (on en voit du reste dépasser) (év. un calorifère), une armoire → en un mot, une chambre paysanne.

Augustin (seul, la tête dans les mains, pensif, pousse un profond soupir et se parle à lui-même) : Ouèi, pouro Gioestèin ! Por té è dabo l'euüre d'aa vourdà è dzënëdè dê incôrà... Dénachèi, chë étôrno kie t'a ju, l'inprechion d'étofa... Ê rin tan bon... Charê preuü on ataco ! Ô mi n'i de chianche, de drèi, a maê fène m'achoeê preuü dzin ! On ouré dê kie n'èirèchin jieusto mariô. Kiê faré dho chin ié ? A pou pri min ié chin mê... (soupir) anfin, chëi onco pa mo, m'a djia to t'évadhà, ouèi n'i pôchu tràaié min è j'atro dzo. Deman è demindzë, n'irèi a a mècha matènèirë a parèi dê ié, dinche nô m'arito pà. On bon rêpou, è pouèi dehon chëi campo !

Oui, pauvre Augustin ! Pour toi c'est bientôt l'heure d'aller garder les poules du curé. Avant-hier, cet étourdissement que tu as eu, l'impression d'étouffer... C'est rien tant bon... Ce sera bien une attaque ! Oh mais j'ai de la chance, de suite, ma femme m'a soigné ! On aurait dit que nous étions juste mariés. Que ferais-je sans elle ? A peu près comme elle sans moi... (soupir) enfin, je ne suis pas encore mort, tout m'a déjà passé, aujourd'hui j'ai pu travaillé comme les autres jours. Demain c'est dimanche, j'irai à la messe du matin en même temps qu'elle, comme ça je ne m'arrête pas. Un bon repos, et lundi je suis bon !

Faustine (entrant) : Kie ia tê ? T'a de môjativë ? de j'inhnoërê ? T'a portan mi bonhna mëna kie ié matèin. T'a ju rèijon dê pà m'akiutà can nô t'i dê dê pa àà tràaié, d'ità u tsô... T'a volu vincrê, t'a ju rèijon ! Cheurtou kie chin pa tan acôdèi u traô steuü dzo ! T'a bin avanthié dê tahié, te chobrê pami kie Chaleau è o Pretso. In Rôbaté è prichë pa, è pouèi n'irèi tê idjié. T'i pa ubvedjià dê tê crèvâ (en regardant tendrement). Mê chimbve kie t'i onco a mèitchia mieuü kie ouèi matèin. T'a ju rèijon dê pas tê bahié loin.

Qu'y a-t-il ? Tu as des soucis ? des ennuis ? Tu as pourtant meilleure mine que hier matin. T'as eu raison de ne pas m'écouter quand je t'ai dit de ne pas aller travailler, de rester au chaud. T'as voulu vaincre, tu as eu raison ! Surtout que nous ne sommes pas tant chassés par le travail ces jours. Tu as bien avancé pour tailler, il ne te reste plus que Chaleveau et le Petso. En Rôbaté, ça ne presse pas, et j'irai t'aider. Tu n'es pas obligé de te crever (en regardant tendrement)... Il me semble que tu es encore à moitié mieux que ce matin. Tu as eu raison de ne pas te donner loin.

Augustin : Ê dzin drôo ! Tô cha preuü kie nô pouèi pa ità kiëa. Chëi parèi min èire o moi pare... è pouèi lui achebèin a j'u de j'étôrno cana é chôchant'an ! Ia pà inpatchià dê éni a nônantê dou !

C'est joliment drôle ! Tu sais assez que je ne peux pas rester tranquille ! Je suis comme étais mon père... et lui aussi a eu des étourdissements à soixante ans. Ça ne l'a pas empêché d'atteindre les nonante-deux !

Faustine : Por mê è a agnië ! Tô tràade troua ! Tô chà pa t'arètà...n'in pami vint'an ! E tô chin po chin kie nô j'in charèi grô, o nontro Jiojê, che pouro co ! Yë fadië vérë Dzênëva. Chë fouchë amintê chobrô li... Mi na fadië parti... volé vérë Paris ! Pour'infan...charê preuü pèrdu !

Pour moi c'est la fatigue ! Tu travailles trop ! Tu ne sais pas t'arrêter... on n'a plus vingt ans ! Et tout ça pour ce qu'il nous en sera gré, notre Joseph, ce pauvre petit ! Il lui fallait voir Genève. S'il était au moins resté parmi nous...mais non, il voulait voir Paris ! Pauvre de lui, il sera perdu !

Augustin : M'in chohègno dê chin kie dejé pap : « Mê pouro j'infan, ché ia atan dê tsandzêmin intré vo ê vo j'infan ki'intré no ê vo, itê a pfindrê ». Ê portan i in a djië cou mi !

Je me souviens de ce que disait papa : « Mes pauvres enfants, s'il y a autant de changement entre vous et vos enfants qu'entre nous et vous, vous êtes à pleindre ! » Et pourtant, il y en a dix fois plus !

Faustine : Hm ! Can nô mojo, min mam a no àmàè ché Djiodjion... T'in rapèiê tô ? Ouiro vegné chohin o tê pôponà, o tê brichié, o tê dêmorà, o tê vouardà can nô dêechèin àa loin.

Quand je pense comment maman aimait ce Joseph... T'en souviens-tu ? Combien elle venait le pouponner, le bercer, l'amuser, le garder quand nous devions nous absenter.

Augustin : Ê can ché dêgougniê po o tê firê rirê ? Ê dou nô tsefôèchèin a a côjèna... Eire o bon tin ! Et quand elle faisait des grimaces pour le faire rire ? Nous riions sous cape à la cuisine. C'était le bon temps.

Faustine : Ché fouchê chobraë ouré preuü bin dê pèina. T'in choèin tô can no j'ê dejé : « ê dohin j'infan no tsuon ê pia, ê grô o kieu... »

Si elle était encore là, elle aurait bien de la peine. Te souviens-tu quand elle nous disait : « les petits enfants vous écrasent les pieds, les grands le cœur. »

Augustin : Ah ! Dêrê kie ia on an ki'a pami écri ché rôfian...di Pakië ché an pachô, Ah ! Dire qu'il ne nous a plus écrit ce rauffian, depuis Pâques l'année dernière.

Faustine : Bèin, a onco écrit on cou di adon, o dzô de dechijë. Can t'i ju bà d'a montagnë nô t'i montrô a lêtra... Ma fadu a tê ierê t'ae pâ ê ônêê ! Tô te choèin pa... t'èire tan che pou étôrno...

Si, il a encore écrit une fois depuis lors, le jour de la désalpe. Quand tu es arrivé de la montagne, je t'ai montré la lettre. Il m'a fallu te la lire, tu n'avais pas les lunettes ! Tu ne t'en souviens pas... tu étais déjà un peu saoul...

Augustin : Cômîn étôrno ? Jioetso motsatô. N'ae d'ivoue u côrne, min dêjan din o tin.

Comment saoul ? Juste un peu éméché... J'avais de l'eau dans les cornes, comme ils disaient dans le temps.

Faustine : Nô vohin pâ no j'ê tsèincagnié po chin... Mi tô chà, tô dèi tê choèni... No dêé ità u màhin d'euütôn trê chenanhne. Tô m'ae promêtu de ië rêpondrê. T'ari preuü ubvô.

Ne nous chicanons pas pour cela. Mais tu sais, tu dois t'en souvenir. Nous devions aller au mayen d'automne trois semaines. Tu m'avais promis de lui répondre... Tu auras bien oublié.

Augustin : Ubvô, ubvô...ê ito dê ! Ora mê tôrne, n'i ju arenèirê pindin ouë dzo. Nô poué a pèina mê dêrià. Nô chi pa chortèi d'a mèijon ; jioesto mê trèingàà du pèido a a côjena, d'a côjena u pèido. N'ouro ju o tin d'écérê, ê choué. Mi n'ae pami dê papèi. Apri mê chortèi d'a tita. N'i pami tan bonhna mémouèire ora.

Oublié, oublié...c'est vite dit ! Je m'en souviens, j'ai eu un lombago pendant huit jours. Je pouvais à peine bouger. Je ne suis pas sorti de la maison ; juste me déplacer de la chambre à la cuisine, de la cuisine à la chambre. J'aurais eu le temps d'écrire, c'est sûr, mais je n'avais plus de papier. Après ça m'est sorti de la tête. Je n'ai plus tant bonne mémoire maintenant.

Faustine : To ! Ora kie nô mujo... Achèi n'i chondjià kie no j'ae écri po no j'ê dêrê kie vegnié avoui a chavoue fêna... Mê chi dêthonàë, n'èiro tota fehinta dê tsô... Mê chènèdê rin dê bon...

Voilà ! Maintenant que j'y pense. Hier soir j'ai rêvé qu'il nous avait écrit pour dire qu'il voulait nous voir avec sa femme. Je me suis réveillée tout en transpiration ! Cela ne présage rien de bon...

Augustin : Kie charê tē po onhna bedouma. N'amêré preuū a tē cogniêtrê.
Qu'est-ce que ce sera pour une bedoume. J'aimerais bien la connaître...

Faustine : Tê fô pa a tē mêtêrê troua bà... on a tē cognê pa... on chà pa... dê cou kie...
Il ne te faut pas la rabaisser, on ne la connaît pas... on ne sait pas... des fois que...

(On frappe à la porte. Une voix dehors : la tē carcon ? Y a-t-il quelqu'un ?)

Augustin : (à Faustine) Ê a factriche... (fort) Vêin piê dëdin.
C'est la factrice... Entre !

SCENE 2

(la factrice entre avec le journal et une lettre)

La factrice : Bon iprê ê dou ! Ite in cotêrdjié ! Pê ché tin ê abié...
Bonnes vêpres les deux ! Vous faites la causette ? Par ce temps, cela convient bien...

Augustin : Ouê, chin in dêskiutâ dê Jiojê, o nontro. N'in pami dê noââ. O dèrêi cou kie no j'a écrit, èire pa tan biin... (la factrice pose le journal et la lettre sur la table) èire itô mààdo. E vegnié dê rêprindrê onhna bohindzeri...nô chi pami tan jioesto cômîn... Ouê...dê croué bitchê kie fajon rin dê bon, pouèi brêtson dê j'êskujê. (Pendant ce temps, Faustine ouvre la lettre et la parcourt distraitement, en jetant un coup d'œil du côté des deux.) Di ! Va kiêri onhna fioa.

Oui, nous discutons de Joseph, le nôtre. Nous n'avons plus eu de nouvelles. La dernière fois qu'il nous a écrit il n'était pas bien (la factrice pose le journal et la lettre sur la table) il avait été malade. Il venait de reprendre une boulangerie, je ne sais plus exactement... Ouai, des vauriens qui ne font rien de bon et qui cherchent des excuses ! (Pendant ce temps, Faustine ouvre la lettre et la parcourt distraitement, en jetant un coup d'œil du côté des deux.) Va chercher une bouteille.

Faustine : Dê pekiêta ? U dê vin ?
De la piquette ou du vin ?

Augustin : Dujê-tô ? Tô fouré capàbva ! Dê vin, tô parêi ! Tô prin din a dèrêirê boché contrê a môradê. (à la factrice) U amê tô mi dê rodo ?
Oses-tu ? Tu serais capable ! Du vin, quand même ! Tu prends dans le dernier tonneau, contre le mur.
(à la factrice) Ou préfères-tu du rouge ?

La factrice : Na ! N'amo atan o bvan. Tchiôtê fran a propou, n'aé jioesto bin chèi. A miêdzo n'èiro cholête ; o mio ê ito a Chion, pouèi apri ch'arêtaê a Pfan Contêi. Tinkîê diotâ... N'i mèindjia a chêkiê, chi fran astêrae.

Non, j'aime autant le blanc. Ca tombe vraiment bien, j'avais vraiment soif ! A midi j'étais seul ; mon mari a été à Sion et après il s'est arrêté à Plan Conthey. Jusqu'au soir. J'ai mangé à sec, je suis assoiffée.

SCENE 3

Augustin (à Faustine) : Va pié kiëri ; tô prin iô nô t'i dë (*elle sort*). (A *la factrice*) Démon, t'a biin feru. A fëna èirë jioesto in mê dërë kie a ni pachô aé chondjià kie o dohon aé écri... Ouè contà tē ! Nô j'in fi de chôchi ché co (*il soupire*). Tô t'in chohin dë pap ?

Va seulement chercher, tu prends là où je t'ai dit (*elle sort*). (à *la factrice*) Diable, tu es bien tombée. Ma femme me disait justement que la nuit passée elle avait rêvé que le petit avait écrit. Ouai, sûrement ! Il nous a fait du souci ce type (*il soupire*). Tu te souviens de papa ?

La factrice : Mêratho ! Onco bèin preuü : Môrichë ! Ê j'ê vëdho onco avoui Mêliien, chu o pon dêjo a meijon d'écoua. In aan de contê... Mêliien o peuüdo din a mandzê du jilê (*il fait le geste en se renversant*). Tui dou ê ondzê môstatsë. O tchio par, o motchieu kie ië chortië on dohin afirê di a pochië... Chibèi chë m'in choëgno !

Miracle ! Bien sûr, Maurice ! Je les vois encore avec Emilien, sur le pont dessous l'école. Ils en avaient des choses à se raconter. Emilien, le pouce dans l'entournure du gilet (*elle fait le geste en se renversant*). Tous les deux les longues moustaches. Ton père, le mouchoir qui lui sortait un peu de la poche. Tu penses, si je m'en souviens !

Augustin : Biô damàdo ! Pap èirë djià vieuü, è po chin ki' aé biin o droué dë portà o motchieu dinchë, èirë biien intchë lui ! E pouèi can n'in partadjia, n'in tui érêtô preuü de tsouja. Dho n' aé onco tanchepou j'u du bié d'a fëna, m'a biien itô can m'a fadu bâti. T'in choëin tô can vegnan in cobva po mê idjié ? Aprî m'a onco fadu adzetà a grandzë, n'i fi min n'i pôchu. N'in i chàatô ! Fô dërë kie n'èiro biien aconpagna.

Bien sûr ! Papa était déjà vieux, c'est pour ça qu'il avait bien le droit de porter le mouchoir de cette façon-là, il était bien chez lui ! Et quand nous avons partagé l'héritage, nous avons tous hérité assez de choses. Moi j'ai encore eu un peu du côté de ma femme, ça m'a bien aidé quand il m'a fallu bâtir. Tu t'en souviens, quand ils venaient en groupe pour m'aider ? Après j'ai dû acheter la grange, j'ai fait comme j'ai pu. J'en aurais travaillé ! Bon, il faut dire que j'étais bien accompagné.

La factrice : T'a biin fi ! Peuüjon gnon rin tē réprodjié. Eureuüjamin kie t'i ju rêboesto. Tu as bien fait ! Personne ne peut rien te reprocher, heureusement que tu étais robuste.

Augustin : Chë o maton fouchë chobrô cheude n'ouro j'u on bon choli, onhna bonhna cota... Avoui o metchië ki' aé...

Si mon fils était resté là, j'aurais eu une bonne aide, un bon appui... En plus avec le métier qu'il avait...

SCENE 4

Faustine revient, elle a changé le tablier.

Augustin : (s'adresse à elle) Kie i tô itaë in fêrà ? T'a fi on, mê chinbvê... N'in chëi (*elle ne bronche pas, elle sert deux verres tout en disant...*)

(S'adresse à Faustine) Qu'est-ce que tu es restée en faire ? Tu as fait long, il me semble... Nous avons soif (*elle ne bronche pas, elle sert deux verres en disant...*)

Faustine : N'i recontrô Jioelià. M'a acostô, n'in pâ fi vouàrba... Chà tô kie a a mata mààda ? Chàan pa chin kie a, è atôlèichè, mèindzè pâ... a mô gnona pâ, mi onhna monstra fèivrè. Avoui la trèina kie pàchè, è pa fôrniè.

J'ai rencontré Julia. Elle m'a accostée, nous n'avons pas fait long... Sais-tu qu'elle a la fille malade ? Ils ne savent pas ce qu'elle a, elle est abattue, ne mange pas, elle n'a mal nulle part mais une monstre fièvre. Avec cette épidémie qui passe, ce n'est pas fini.

(Faustine prend un verre pour elle).

La factrice : I a achèbèin è dou a Emilè de Floriin, la dê Djian Ojé, è anfin onco dou u trê j'atro. Il y a aussi les deux d'Emile de Florian, celle de Jean-Jospeh et enfin encore deux ou trois autres.

(Santé ! Et tous boivent une gorgée. Faustine reprend la lettre).

Augustin : N'in o tin dê iérè apri. Dê résta tô ièri tô, t'a mi dê bon j'oué... *(il fronce les sourcils et se gratte le front)*. Ouè, nô dejé donkiè : n'in n'in chàtô è dou ! E pouèi apri o prômié, a fena è onco enouaè mààda. Chèi mèi d'opitô, eureuüjamen kie n'i ju a bêa màra. Atramin kie n'ouro dho fi cholê ? Nous avons le temps de lire après. Du reste tu liras toi, t'as de meilleurs yeux que moi... Je disais donc : nous en avons travaillé tous les deux. Et après le premier, ma femme est encore tombée malade. Six mois d'hôpitaux, heureusement que j'ai eu ma belle mère. Autrement, qu'est-ce que j'aurais fait tous seul ?

La factrice : Ouè t'a bêjogna, la bràva Anemaria... Eirê portan dohinta, mi to dê nè, to o tin o motchieu chu a tita u a bèrêta, la grôcha couatse. A achèbèin preuü ju dê j'étinghè la poura ié. Arê pa pié ju carant'an can è chobraè avoui lê trê matêê, è ju coradeuüja.

Oui, elle t'a bien aidé la brave Anne-Marie. Elle était pourtant petite, mais tout de nerf, tout le temos le mouchoir sur la tête ou la bérette, le gros chignon. Elle a aussi assez eu de malchance la pauvre. Elle n'avait pas quarante ans quand elle est restée seule avec ses trois filles, elle était courageuse.

Faustine : Kie Djiau èi chon àma... èire tan bràva ; jiami on mo mi fo kie atro. Po no j'ê fire ità kièia aé pâ bejoin de kièrià. Rinki'a chèrà e din... fire e croué j'oué... étàrtchié è naré è è man : n'èirechèin bràvo min dê j'émadzè. Pà min o nontro Jiojê. *(Elle reprend la lettre)*.

Que Dieu ait son âme... Elle était tant brave ; jamais un mot plus fort que l'autre. Pour nous faire tenir tranquille, elle n'avait pas besoin de crier. Elle n'avait rien qu'à serrer les dents, faire les vilains yeux, écarter les narines et les mains : nous étions braves comme des images. Pas comme notre Joseph. *(Elle reprend la lettre)*.

Augustin : Atin, n'in o tin apri. Po on cou kie no pohin dêskiutà avoui che bravo Emile. Chin pa du mèimo parti, mi fi rin, chin daco. **A la factrice** Ê o tchio, min va tè ? Ê pap ? Ê è dou bôrtho ?

Attends, nous aurons le temps après. Pour une fois qu'on peut discuter avec ce brave Emile. Nous ne sommes pas du même parti mais ça ne fait rien, nous sommes d'accord. *Au facteur* Et le tiens, comment va-t-il ? Et papa ? Et les deux garçons ?

La factrice : Va biin ora. Steuü tin pachô a j'u on vèingrèi... ! Pap chi pâ chè...o kieu o tê tsinèincagniè, a de pèina a chothà. Pouèi e dzin énu grô ! O Còriatson a pachô, o t'a vejeto, a rinkiè fi a pôta : « Continuez les remèdes ! »

Il va bien maintenant. Ces temps passés il a eu un malaise. Papa je ne sais pas...le cœur l'embête, il a de la peine à souffler. Et puis comme il est devenu gros ! Le médecin a passé, il l'a ausculté mais il a rien que fait la grimace : « Continuez les remèdes ! »

Faustine : Tô badêri o bondzo a tui !

La factrice : Mankiêrèi pa ! Bon me fô modà ! A pôsta va arôa di Chion. Dèi jioestamin me pôtà dê rêmiêdo po pap. *(Aux deux)* Eni inthi onhna dê stê ni. Augustin, o mio tê fari agotà o môsca dê chô an pachô, pouèi dê bonhna viêdê Aumagne... E no Faustine, nô deskiuterin, n'ourin preuû de tsouja a dère. Chobrin dinchê !

Je n'y manquerai pas ! Bon je dois m'en aller ! La poste va arriver de Sion. Elle doit justement me porter des remèdes pour papa. *Aux deux* Venez un de ces soirs. Mon mari te fera goûter le muscat de l'année passée, et une vieille Humagne... Et nous Faustine, nous discuterons, nous aurons assez de choses à nous raconter. On reste comme ça.

Faustine : Tô chà, a mê, mê vèin preuû biien grèi dê chorti di ki'on cou n'in chôpô. Mi n'irèi can mèinmo, mê farê pfiji dê poué dzàpatà avoui tê. Mi nô farin pà troua tà hein !

Tu sais, à moi, ça me coûte un peu de sortir une fois que nous avons soupé. Mais j'irai quand même, ça me fera plaisir de discuter avec toi. Mais ne nous ferons pas tard hein !

Augustin : Intindu dinchê ! A onhna dê stê vouàrbê. Tô mê tôrnêri dèrê. Salu !

Entendu comme ça ! A un de ces moments, tu me rediras. Salut !

La factrice : Salu ! A tsô can !

Salut ! A la prochaine !

(elle sort)

Augustin : Ê bèin vouàlà ! Vêcha pié onco dhon ! *(elle verse)* por tê achèbèin, a mint'onhna goô, jioesto po trèincà. *(Ils trinquent)* Santé !

Et bien voilà ! Verse seulement encore un ! *(elle verse)* Pour toi aussi, au-moins juste pour trinquer ! *(Ils trinquent)* Santé !

Faustine : Santé ! Nô pouèi pami atindrê dê iérê la lêtra. O chondzo dê achèi mê chènêdê rin dê bon. Nô vegno tota grefa, nô crebvo... Kiê aruê-tê ? Can n'i dêcopô inveopa on ourê dê kie m'ébothàon o vintro.. Ê pa pôchibve d'itrê dinchê. *(Elle reprend l'enveloppe en trambant)*.

Santé ! Je ne peux plus attendre de lire la lettre. Le rêve de hier soir ne me dit rien de bon. J'en ai la chair de poule, je tremble... Que m'arrive-t-il ? Quand j'ai découpé l'enveloppe on aurait dit qu'on m'ouvrait le ventre, ce n'est pas possible d'être comme cela. *(Elle reprend l'enveloppe)*.

Augustin : Va ièi pié ! T'a onco de bon j'oué can mèinmo t'a tan pforô pô ché dohin... Ora ê che tabeuû de Jiojê kie tê fi pforà (branle la tête) ! On djiôré itrê mi doe, mi kie veuû tô ? On ê min on ê ! Va pié !

Vas-y seulement ! Tu as encore de bons yeux même si tu as tant pleuré pour ce petit, maintenant c'est ce crétin de Joseph qui te fait pleurer (branle la tête) ! On devrait être plus durs, mais que veux-tu ? On est comme on est ! Aller, vas-y !

Faustine : (s'essuie une larme, en tremblant elle reprend la lettre et la lit. La mimique des deux doit être très expressive, la lecture très lente.) Faustine s'éclaircit la voix puis :

Chers parents,

Si je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, c'est que je sens que vous êtes fâchés contre moi.

(Augustin intervient : ê dzin droe ! C'est bien drôle !) Faustine continue : *Vous ne m'avez pas répondu à ma dernière lettre envoyée il y a sept mois environ. (Augustin : bèin preuû... Bien oui !)* Je comprends assez que vous soyez de mauvaise humeur. J'ai pas tant fait pour vous faire plaisir.

(Augustin : ora... **Enfin...**) Vous pensez peut-être que j'aurais pu économiser un peu, (Augustin : Pfff) au moins pour pouvoir venir vous rendre visite une fois, ou au moins pour vous présenter votre belle-fille. Ne m'accusez pas trop vite. Je vous expliquerai tout de vive voix, car en effet nous avons décidé de rentrer au pays. Nous serons à la maison **la date du soir de la représentation** vers 3 heures après-midi...

A très bientôt, donc !

Joseph et Goton

Augustin : Ê bèn voualà ! Va no tònà...

Et bien voilà, il va revenir...

Faustin : Van no tònà... Ê mariô... Lé vèindrê bèn avoui...

Ils vont nous revenir, il est marié, il viendra bien avec...

Augustin : Otsi ! Nô mujao pami ki'èron mariô... N'in parlê portan chu a lêtra. N'i de pèina a mê fire a ché idé...

Crois-tu ! Je ne pensais plus qu'il était marié. Il en parle pourtant dans la lettre. J'ai de la peine à me faire à cette idée.

Faustine : Pouro dê no ! Kie vohin nô fire. Itêran tê cheude to o tin u rin kie du trê dzo ?

Pauvres de nous ! Que voulons-nous faire. Resteront-ils ici pour toujours ou rien que deux trois jours ?

Augustin : Lui ! pàch'onco... mi ié... Kie charê tê po onhna bedouma, avoui on non dinchê : Goton ! Onhna damouijêa d'a vêa petitê...va chàé...

Lui, passe encore. Mais elle... Qu'est-ce que ce sera pour une bedoume, avec un nom pareil : Goton ! Une demoiselle de la ville peut-être, va savoir...

Faustin : Nô fô pà mal a dzôdjé djià ora ; charé preuü tin apri. Nô fô atindre d'a tê cognietrê. On cha pa, dê cou...

Nous ne devons pas mal la juger déjà maintenant ; ce sera assez temps après. Il nous faut attendre de la connaître. On ne sait pas, d'un coup...

Augustin : Ouè Faustinê, t'a rèijon. Mi faudra preuü ch'industrié, ché fire u trin mi n'in in djià iu d'atrê, n'in todzo pachô chu !

Oui Faustine, tu as raison. Mais il faudra bien s'organiser, se faire au train mais nous en avons déjà vu d'autres, nous avons toujours passé dessus !

Faustine : Ouè, bàmi ! Nô j'ê fô pa nô bahié devan d'aé iu. E pouèi no gagnin rin d'ità cheude min de j'èstatu, n'avanthin pa gran tsouja !

Oui, malheureusement ! Il ne faut pas trop nous laisser aller avant de l'avoir vue. Et nous ne gagnons rien de rester ici comme des statues, nous n'avancions pas grand-chose !

Augustin : Daco, daco ! Mi ê ^{dese} doe. Min no j'arindzêrin no? Avoui a tita caraë ki'aé devan dè parti. To t'in chohèin min ché rêgreuüfaë on poué pa i aé o derèi mo... On vèretabvo piatafoua. N'in j'u o tin dê pachà bà dê croué goô.

D'accord, d'accord ! Mais c'est dur ! Comment allons-nous nous arranger ? Avec cette tête carrée qu'il avait avant de partir. Tu t'en souviens, comme il tenait tête ? On ne pouvait jamais avoir le dernier mot ! Un véritable monte-en-l'air. Nous avons eu le temps d'avaler de mauvaises gorgées.

Faustine : Ouè, nô chi preuü... Mi dê cou ki'arê tzsandjia. Rapèia tê chin kie dejé o par a tê : a via ê on bon mètrê, aridze tui ! Dê cou kie can on a tapô du nà on chë corêdze. Faudrê vêre !

Oui, je sais assez. Mais des fois qu'il aurait changé. Rappelle-toi ce que disait ton père : la vie est un bon maître, elle maîtrise tout ! Des fois, quand on a tapé du nez on se corrige. Il faudra voir !

Augustin : Ora bon... Chë iouchan tapô chu o na, o tê dêveuÿjêrê pà.

Voilà bon, si on lui avait tapé sur le nez, je ne le plaindrais pas.

Faustine : No j'ê fô àà. Tô dêi goèrnà ;a mê, mê fô mètrê chu chôpà ê aprêstà dê dra pô deman, can aruêran...

Il nous faut aller. Tu dois gouverner et à moi, il me faut mettre en train le souper et préparer les habits pour demain, quand ils arriveront...

Augustin : To... Atin ! Ora kie nô mujo, mê vèin on idé... Crèi tô pa kie fouré bon dê dérê a incôrà arôà, dinchë, chin fire chinbvan dê rin. Poré petitrê no j'ê idjié... Kie n'in di tô ?

Voilà, attends ! Maintenant que je pense, il me vient une idée... Ne crois-tu pas qu'il serait bien de dire au curé de venir, comme ça, sans faire semblant de rien. Il pourrait peut-être nous aider. Qu'en dis-tu ?

Faustine : Fouré pa on croué idé, mi on dujê tē ? Kie mujêrê tē ?

Ce ne serait pas une mauvaise idée, mais est-ce qu'on ose ? Que pensera-t-il ?

Augustin : Diabvo ! Eo nô chi bien avoui...ê tô adon ?

Diable, je suis bien avec lui... Et toi alors ?

Faustine : Ê dzin choué ! Hm chë o rejian fouchë onco li, fouré mi ijia. O tê cohniêché, lui, o Jiojê ! Va pié vèrê incôrà...

C'est sûr ! Hm si le régent était encore là, ce serait plus facile. Il le connaissait le Joseph lui. Va seulement voir le curé.

Augustin : Po canta a Jiojê, m'in okiuperé preuü, mi ê ié... Goton... dêmon kiên non... (il réfléchit) Incôrà chiouré pêtitrê mieuü a t'intrêprindrê kie no... Nô vouèi pachà a a kiura, peuü pa mê refôjà chin ! N'avanthin pa gran tsouja dê ità cheuda in chë dêgioemintà... (il crache dans les mains, les frottent en branlant la tête).

Quant à Joseph, je m'en occuperais assez, mais c'est elle... Goton... diable quel nom ! (Il réfléchit) Le curé saurait peut-être mieux l'approcher que nous... Je veux passer à la cure, il ne peut pas me refuser ça ! Nous n'avancions pas grand-chose de rester ici à se plaindre... (il crache dans les mains, les frottent en branlant la tête).

Faustine : Va pié ! Eo, pindin kie nô farèi chôpà, nô prêêrêi on tsapêê por kie to ch'arindjiêché biin. Kie veuü tô thenà ? Tê varé tê onhna chôpa dê pohinta avoui dê pan dê chëia, on moué dê bacon, u bèin dê chë bon vieuü frui dê a montagnë ?

Vas-y seulement ! Moi, pendant que je ferai le souper, je prierai un chapelet pour que tout s'arrange bien. Que veux-tu souper ? Est-ce que ça t'irait une soupe de polente avec du pain de seigle, un bout de lard ou bien ce bon vieux fromage de la montagne ?

Augustin : Por mê ê parèi contô... fi min ~~10~~ort ê, ê todzo bon ! (il sort).

Pour moi c'est pareil... fais comme pour toi, c'est toujours bon ! (il sort)

RIDEAU

ACTE II

SCENE 1

(Faustine et Augustin sont assis à table, lui face à la porte. Ils se sont mis en dimanche.)

Augustin : *(pousse un profond soupir)* Mê chinbvê kie fajon on... *(Il tire sa montre de la poche du gilet)* Na, ê onco pa fran l'euûra, onco on car d'euûra, chë iê rin arôô... A tô preparô a botêdê ? ê vere ?

(Pousse un profond soupir) Il me semble qu'ils font long... *(Il tire sa montre de la poche du gilet)* Non, ce n'est encore pas tout à fait l'heure, encore un quart d'heure, s'il n'est rien arrivé. As-tu préparé la bouteille ? les verres ?

Faustine : Ouèi ! rin arôô, mê derê pa chin ! Nô beuûho djià mon onhna fodë, mê nouan ê boué. Tô cha min nô chi, nô j'ê fô deskiutà, chaé jioesto min nô farin...nô fô pa aé l'ê intrê prèi, chin tô parèi intchiê nô ! Te fôdrê itrê cràno...pa bêthêé !

Oui, rien arrivé, ne me dis pas ça ! Je tremble déjà comme une feuille, ça me noue l'estomac. Tu saus comme je suis, il nous faut discuter, savoir juste comment nous ferons... Il ne nous faut pas avoir l'air entrepris, nous sommes tous pareils chez nous ! Il te faudra être futé, pas bégayer !

Augustin : *(un peu nerveux)* Ouèi ! Thou ta gordze, non pa... Achë mê m'aprofondi. *(Après un instant de réflexion)* Mêtin, nô chin min ora... Eo, chi dêchi d'a trabva, tô dêli... Tapon a a pôrta... Tô, têt è lèivê, tô va drôî. *(Il réfléchit, fait un geste vers la porte)* Na ! Va pa... Nô fô tsandjiê dê pfachê ê mi abié. Vèin dêchi, eo n'irèi dêli. Mê fô me verié du raté contrê a pôrta, fô kie fouchê lui kie veniêchê vèr mê... Eo nô fajo chinbvan dê môjà, u de chornatchié... Nô viro pa a tita, min can n'ouro rin avoui ! Tô o têt fi éni dedin. *(Ils changent de place, s'assoient. Puis Faustine se lève, va vers la porte comme pour l'ouvrir. Augustin continue)* Ê fô kie chiouchê, kie conprinjiêchê kie nô chin fran pa contin dê lui.

(Un peu nerveux) Ouai, ferme ta bouche, n'est-ce pas ? Laisse-moi m'approfondir. *(Après un instant de réflexion)* Admettons, nous sommes comme maintenant, moi de ce côté de la table, toi de l'autre... Ils tapent à la porte... Toim tu te l'ves, tu vas ouvrir. *(Il réfléchit, fait un geste vers la porte)* Non ! Ca ne va pas... Il nous faut changer de place, c'est plus facile. Viens de ce côté, j'irai de l'autre. Il me faut tourner le dos contre la porte, il faut que ce soit lui qui vienne vers moi. Moi je ferai semblant de réfléchir ou de somnoler... Je ne tournerai pas la tête, comme si je n'avais rien entendu ! Toi tu le fais rentrer. *(Ils changent de place, s'assoient. Puis Faustine se lève, va vers la porte comme pour l'ouvrir. Augustin continue)* Il faut qu'il sache, qu'il comprenne que nous ne sommes pas du tout contents de lui.

Faustine : *(se retournant)* Ouèi ! A têt, têt ijia, mi eo, can n'irèi drôî, nô pouèi pa rin iê têt dêrê. Chë m'abrachê, còmin fajo eo ? Ah, t'ouré djiu dêrê a incôrâ dê éni dêvan ! Chin ouré tot'arindjià. Ora ê troua tà ! Chin din a pêdzê *(Augustin se lève, va vers l'armoire et boit un verre d'un trait. Faustine continue)* Pa troua ! Tô chari pion ! Vo fôdrê pà vo tsèincagné dê drèi in arôin ! On cha pa, chë dê cou chë fouchê achadèi, chë fouchê biin dispojô...

(Se retournant) Ouai, pour toi c'est facile, mais moi, quand j'ai ouvert, je ne peux pas ne rien lui dire. S'il m'embrasse, comment ferai-je ? Ah tu aurais dû dire au curé de venir plus tôt ! Ca aurait tout arrangé. Maintenant c'est trop tard ! Nous sommes dans la purée. (Augustin se lève, va vers l'armoire et boit un verre d'un trait. Faustine continue) Pas trop ! Tu va être saoul ! Il faudra pas vous chicaner de suite en arrivant. On ne sait pas, si d'un cou il s'était assagi, s'il était bien disposé...

Augustin : Pfff on rôfian ! Achë pià arôà, n'ijo apêjà ê capêtê, tê garinto !

Pfff un rauffian ! Laisse-le arriver, je vais lui soupeser le fond des culotte, je te garantis !

Faustine : Na, chôphi, ingrèindze tê pa djip ora. Achë o amintê arôà ! Nô crebvo... poura dê mê... Kiê fô tê aé fi u bon Djiau po amêretà dê tsoujê dinchê ? (Elle essuie une larme, pousse un profond soupir) Oh, n'amêré mi...

(On frappe, elle se lève, va ouvrir la porte. Sur le seuil, on ne voit que Joseph ; ils s'embrassent sans dire un mot, se tiennent enlacés. Faustine ferme la porte dans le dos de Joseph, puis lentement :)

Ah Jiojê t'i cheude ! Djiau en chëi bënî ! Chi troua continta dê tê tôrnà vérê. (Elle le repousse gentiment, le dévisage) Na mi, ouiro t'a tsandjià. Nô tê vëé todzo a vin t'an, min can t'i partèi.

Otsi ! Nô mujào pami kie t'èirê pa cholê... lô ê tê ?

Non, s'il te plaît, ne te fâche pas déjà maintenant. Laisse-le au moins arriver ! Je tremble, pauvre de moi ! Que faut-il avoir fait au bon Dieu pour mériter des choses pareilles ? (Elle essuie une larme, pousse un profond soupir) Oh j'aimerais mais...

(On frappe, elle se lève, va ouvrir la porte. Sur le seuil, on ne voit que Joseph ; ils s'embrassent sans dire un mot, se tiennent enlacés. Faustine ferme la porte dans le dos de Joseph, puis lentement) Ah Joseph, tu es ici ! Dieu en soit béni ! Je suis trop contente de te revoir ! (Elle le repousse gentiment, le dévisage) Non mais, comme tu as changé. Je te vois toujours à vingt ans, comme quand tu es parti ! Vois-tu, je ne pensais plus que tu n'étais pas seul. Où est-elle ?

Augustin : (Se levant, allant vers Joseph sans lui laisser le temps de répondre) Ê a mê tô mê di rin ? (Ils s'approchent, se taisent hésitant, se serrent la main, puis s'embrassent) Ê a fêna vëin tê pa ? A t'a tô pa menô ?

Et à moi, tu ne me dis rien ? Et ta femme, elle ne vient pas ? Ne l'as-tu pas amenée ?

Joseph : Bëin ! Ê ba dêjo, din oto.

Oui, elle est en-bas dessous, dans la voiture.

Fautine et Augustin : on oto?!

Une voiture ?

Joseph : M'a dê dê eni inô... Volé no j'achié cholê po cômînthié. Chë n'aechèin onhna cheuütô volé rin vérê, rin avouêrê... Volé prëskiê m'atindrê a a pèinta, éhère Papedou.

Elle m'a dit de venir en haut... Elle voulait nous laisser seuls pour commencer. Si nous avions une sautée, elle ne voulait rien voir, rien entendre. Elle voulait presque m'attendre au bistrot, chez Papilloud

Faustine : Onco ! Mankiêré pami kie chin ! Kie poran tê môjà ê j'atro ?

Encore ! Il ne manquerait plus que ça ! Que penseraient-ils les autres ?

Augustin : Dzefa po ê j'atro, mi on achë pa carcon in atindrê dinchê dêvan a mèijon. Va a tê kièrià ! (Joseph sort ; quand il est près de la porte, Augustin continue) Dê ié kie charê a biiehénouaê.

Bref pour les autres, mais on ne laisse pas quelqu'un seul en attendre comme ça devant la maison. Va la chercher. Dis-lui qu'elle sera la bienvenue.

Faustine : *(Quand ils sont seuls)* Di Gioestèin ! Còmin avoui incôrà ? Cha tè can dèi éni ? N'in ouran pa j'u manca.

Dis Augustin, comment avec le curé ? Sait-il quand il doit venir ? On n'en aurait pas eu besoin.

Augustin : Pfeju-min. PAF, ché du mazou, m'a dè ki'ouré choervêià, pouèi ki'astou ^{our} ~~ki'ouré~~ têlfontô a kiura. Dinchè dèi dzôé. *(Montrant la porte d'un mouvement du menton)* Di, a onco bonhna fathon. Dèi pa tan aé rôfianô...

Plus ou moins. PAF celui du mazout, m'a dit qu'il aurait surveillé et qu'il aurait de suite téléphoné à la cure. Comme ça ça devrait jouer. Dis, il a encore bonne façon. Il ne doit pas tant avoir rauffiané...

Faustine : Ouèi, chi étonaë ! Ê énu on omo, ê pouèi la dohinta môstatse, leuü favôri, ié va fran biin ! Ê pouèi a onhna bêa vêtuirê, dè botê rodê, on deré on môchèrà... *(On entend des pas de l'autre côté de la porte)* Tinchion ! Tèin tê bèin. *(Ils se mettent côte à côte derrière la table, les yeux braqués sur la porte. Joseph rentre seul, pose deux valises, puis sans rien dire ressort, la porte reste ouverte. Il revient de suite avec une valise. Sa femme le suit).*

Oui, je suis étonnée ! Il est devenu homme, et la petite moustache, les favoris, ça lui va franc bien ! Et il a de beaux vêtements, des souliers rouges, on dirait un petit monsieur. Attention, tiens-toi bien !

Joseph : On ê contin d'itrê arôô ! Vo j'ê prêjinto voutra bêa-fedë.

Nous sommes contents d'être arrivés ! Je vous présente votre belle-fille.

Faustine : *(timide)* Bonjour !

Augustin : *(lourd)* Bonjour !

Marguerite (Goton) : Bonjour ! *(Ils se regardent les quatre... hésitent... ne sachant qui doit faire le premier pas. Faustine pousse discrètement Augustin dans le dos pour l'encourager... Finalement c'est Faustine qui se décide.)*

Faustine : *(S'adressant à Goton, lentement, avec le bon accent local)* Avez-vous fait bon voyage ? J'espère que vous vous plairez ici... Ou bien si vous restez pas ?

Joseph : Parlà pié in patoué, ë conprin !

Parlez seulement en patois, elle comprend !

Augustin : Còmin, pa bougro ! Min chë fi tê ? Tô no j'aé pa dë !

Comment, pas bougre ! Comment ça se fait ? Tu ne nous avais pas dit !

Joseph : Ê Fribordzèijë, nô parlechëin chohin in patoué, por no dêjinhnoé. Dê résta n'aëchin dêchidô kie can n'ourin j'u on dohin nô ié t'ourin aprèi o patoué. *(Marguerite se contente d'approuver d'un geste de la tête, en dévisageant, un peu gênée, les interlocuteurs de la pièce)*

Elle est Fribourgeoise, nous parlions souvent en patois, pour nous amuser. Du reste, nous avions décidé que quand nous aurons un enfant, nous lui apprendrions le patois.

Faustine : Mi o nontro dê patoué, aminta.

Mais le nôtre de patois, au-moins.

Augustin : Bêjognêré... Chë veuüon vivrê cheude. Mi ê pa de chin kie fô deskitutà orà. Chiêtin no *(Tous s'assoient)* Di no chin kie t'a fi, di no kie tô contê firê, chi prêchô de chaé !

Bien sûr, s'ils veulent vivre ici. Mais ce n'est pas de ça dont nous devons discuter maintenant. Essayons-nous. Dis-nous ce que tu as fait, dis-nous ce que tu comptes faire, je suis pressé de savoir.

Joseph : N'arèi vito fi ! Vo jê dèrèi jioesto in grô por ouèi, n'in o tin steuü dzo kie vèin po to vo jê contà. Voulà, can chi partèi, vo j'i djià dè chu onhna lètra, chi chobrô a Dzênêva, chèi mèi... Apri, chi partèi po Pari. N'i ju de chianche, n'i trààhià thèin c'an po o mènmo patron, n'èiro fran contin de to can vo j'i écri. On dzo, o patron m'a mandô u burô. M'a dè ki'ae invêdè dè rêmêtrê a bolindzeri, kie n'ouro djiu a tê reprindrê. Eirê daco kie n'oucho padha per acontô. M'achiêê onhna chenanhne po prindrê a dêchijion. Nô volé preskie vo j'écrèire po vo demanda conchê, pouèi n'i môjô kie ourà pa j'u o tin dè mê rêpondrê. Anfèin, apri aè j'u to pêjô, n'i rêprèi a cômêchê. Dè tirê, m'a fran biin itô. In on an n'ae to padha. N'i biin trààhià pindin dou j'an ê demiê. Apri chi énu màado... o raté ! M'a fadu mêtêrê càrcon pindin on dohin afirê min ki'on an. N'i ju o tin dè m'inhnoé, mi n'i pa vòlu vo j'écrèire. N'ae vergognè dè eni mê dêgioemintà ; è pouèi nô volé pa vo j'ê firê dè chôchi...

J'aurai vite fait ! Je vous dirais juste en gros pour aujourd'hui, nous avons le temps ces jours qui viennent. Voilà, quand je suis partu, je vous ai déjà dit dans une lettre, je suis resté à Genève, six mois... Après, je suis parti pour Paris. J'ai eu de la chance, j'ai travaillé cinq ans pour le même patron, j'étais très content de tout quand je vous ai écrit. Un jour, le patron m'a appelé au bureau. Il m'a dit qu'il avait envie de remettre la boulangerie, que j'aurais dû la reprendre. Il était d'accord que je paie par acompte. Il m'a laissé une semaine pour prendre la décision. Je voulais presque vous écrire pour vous demander conseils mais j'ai pensé que vous n'auriez pas eu le temps de me répondre. Enfin, après avoir tout pesé, j'ai repris le commerce. De suite, tout m'a bien été, en un an j'avais tout payé. J'ai bien travaillé pendant deux ans et demi. Après je suis tombé malade... le dos ! Il m'a fallu mettre quelqu'un pendant un peu moins d'une année. J'ai eu le temps de m'ennuyer mais je n'ai pas voulu vous écrire. J'avais honte de venir me plaindre ; et je ne voulais pas vous faire de soucis.

Faustine : Hm pouro tê ! T'a biin fi ! Nô fourô morta, mi t'ari preuü biin conparô, biin chôfê, Pauvre toi ! Tu as bien fait ! Je serais morte, mais tu auras bien assez souffert !

Augustin : (à Faustine) Achê o contenuà, nô dêskôrêrin apri...no !
Laisse-le continuer, nous discuterons plus tard nous !

Joseph : Donkiê, nô dejé, n'i mêtu carcon. M'a rin kie fi dè j'indèrèi. Can n'i pôchu tornà trààhié, o t'i mêtu a a pôrta. N'i troô onhna drôa po ch'okiupà de vindre (*Il montre sa femme, qui continue à hocher la tête*). Paskiê, mê fô onco vo j'ê derê, n'ae drôe on dohin magajin avoui a bolindzeri. Dinchê nô poué àà pôrtà o pan pé ê mèijon avoui de cômêchion, apri nô pôrtao onco din onhna clênêkiê, iô m'aa chognia. Ê j'infirmiêrê eiron bravà... M'aaê fran biin ! Stachê (*en montrant sa femme qui lui sourit*) èire tan brava, mê rapêàê mam... A bo de cakiê tin, n'in cômynthià a no j'inhnoé... N'in n'aechèin pfèina ê chôkiê... Nô parlêchèin dè rêmêtrê a bolondzeri, dè rintrà u pahi, pouèi voulà, no chin cheude.

Donc, je disais, j'ai mis quelqu'un. Il m'a fait que des déficits. Quand j'ai pu retourner travailler, je l'ai mis à la porte. J'ai trouvé une fille pour s'occuper de la vente. Parce que, il me fait encore vous dire, j'avais ouvert un petit magasin avec des commisssons, après je portais encore dans une clinique, où ils m'avaient soigné. Les infirmières étaient tant gentilles. Tout allait bien ! Elle était tant brave, elle me rappelait maman. Au bout de quelques temps, nous avons commencé à nous ennuyer. Nous en avions pleine les coquilles. Nous parlions de remettre la boulangerie, de rentrer au pays, et voilà, nous sommes là !

Faustine : Maleureujamin ê pa to rôjie non ploe a étrandjié... Anfèin, rêmàthià o bon Djiau d'itrê rintrô, è pouèi d'itrê chan.

Malheureusement, ce n'est pas tout rose non plus à l'étranger... Enfin, remerciez le bon Dieu d'être rentrés, et d'être sains.

Augustin : (A sa belle-fille, avec un accent traînant) Cha vou j'ennuiê pa chi on parlê patoué ?

Goton : Pas du tout je comprends bien ; Joseph vous l'a dit !

Augustin : (A Joseph) Kie a tē po on non : Goton, n'i preuū jiēmī avoui.
Qu'est-ce que c'est pour un nom : Goton, je n'ai jamais entendu !

Faustine : Eo non pleu... Ê pa on non di pê cheude...
Moi non plus... Ce n'est pas un nom de par ici...

Joseph : A a non Margiërita, mi a Fribô, djion chohin de dohin non. Mê dëjiëchi bèin a mê Djiodjion. A propou (*se tournant vers son père*) di o tin kie no no chin pa iu, a tō onco dē j'èrmadē ?
Elle s'appelle Marguerite, mais à Fribourg, ils disent souvent des surnoms. A moi ils me disent bien Djiodjion. A propos, depuis le temps que nous ne nous sommes plus vus, as-tu encore du bétail ?

Augustin : N'i onco catro j'ariintē, on modzon, on cadhon (*se tournant vers Faustine*) pouèi ié : chēi dzēnēdē, on pôlēcō. Nō poran vouardā mi, n'in preuū de prō, mi chi pami preuū viō po chēē. Chē...tō fouchē mi vahian, n'ouro pa bējoin d'in achié dzavoui a d'atro po rin.
J'ai encore quatre à traire, un modzon, un cochon. Et elle : six poules, un coq. Nous pourrions garder plus, j'ai assez de prés, mais je ne suis plus assez fort pour tout faucher. Si tu avais été plus vaillant, nous n'aurions pas eu besoin de les laisser jouir à d'autres pour rien.

Joseph : Akiute pap, n'i pa todzo trààhià, dē vourbē, n'i tan chē pou fi a roufia, pa troua chohin, jioesto can n'aé dē grōcha j'inhnoerē, n'i tapō du na... (*En regardant ses parents*) Mi, chēide, kie di can on cou chi j'u mariō, n'i tsandjià. Vo porèi vo j'in rindrē conto : n'in dēchidō, avoui ié, chē itē daco, d'itā avoui vo. Nō tràadērin tui infinbvo... Vêrēi cōmin, mê rēcognētrēi pami.
Ecoute papa, je n'ai pas toujours travaillé, des moments, j'ai un tant soi peu fit la rosse, pas trop souvent, juste quand j'avais de grosses ennuyées, j'ai tapé du nez... Mais, sache, que dès que je suis eu marié, j'ai changé. Vous pourrez vous en rendre compte : nous avons décidé, avec elle, si vous êtes d'accord, de rester avec vous. Nous travaillerions tous ensemble... Vous verrez comment, vous ne me reconnaîtrez plus.

Faustine : Djiau in chēi bēni ! Ê tōparēi troua bon ! (A Goton) Ê vo ? Kie n'in ditē vo ?
Dieu soit bēni ! Il est quand même trop bon ! Et vous, qu'en dites-vous ?

Goton : (Timide, cherchant ses mots, elle roule les « r ».) Eo... chi... daco... n'in djia... (*en français*) discuté... euh dēskiutō avoui Jiojē... vērēi preuū. N'i rin pouèirē dē trààhiē... (*Elle s'éclaircit la voix dans un hochement de tête.*)
Moi... je suis... d'accord... on a déjà... discuté... avec Joseph... vous verrez bien ! Je n'ai pas peur de travailler.

Faustine : Oué, creijo preuū, mi po trààhiē a canpagnē, vo charēi preuū pa tan acôtōmae... arēi preuū pa tan acotômō. Itêrēi po firē a cōjena. Eo, n'amo atan à feuūre.
Ouai, je crois assez, mais pour travailler à la campagne, vous ne serez bien pas tant habituée. Vous resterez pour faire la cuisine, moi j'aime autant aller dehors.

Joseph : Tō peuū preuū ié tē derē tu, ê tōparēi dē a famēdē, min onhna mata. (A son père) Akiuta i pap : n'in môjō in vegnin, can n'in pachō éhère ê biō frare... Bēnoni Udri, o makignon, charē preuū mo, èirē djia vieuū can chi partēi, mi Simon dē Jioelià ?
Tu peux bien lui dire tu, elle est de la famille, comme une fille. Ecoute papa, j'ai pensé en venant, quand nous avons passé chez le beau-frère. Benoni Udry, le makignon, il sera bien mort, il était déjà vieux quand je suis parti. Mais Simon de Julia ?

Augustin : Ê mo achebèin, porkiê veuü tô ?

Il est aussi mort, pourquoi ?

Joseph : Parskiê no fo modernijié to chin, pouèi nô porin onco adzetà kakie vatse.

Il nous faut moderniser tout ça, et nous pourrions encore acheter quelques vaches.

Faustine : I tô fou ? Pouèi po arià ? Ia dê dzo n'i gonthon ê bri (*montrant le poignet*) cheude, u prèin.

T'es fou ? ET pour traire ? J'ai déjà certains jours les bras qui gonflent, ici au poignet.

Joseph : Mi ora ejieste dê machinë éspê po arià, nô porin in adzetà onhna.

Mais maintenant il existe des machines exprès pour traire, nous pourrions en acheter une.

Augustin : Adzetà, adzetà, ê preuü bon, mi avoui dêkiê ?

Acheter, acheter, c'est bien bon, mais avec quoi ?

Joseph : Atin, achê mê derê. Avoui ié, n'in trààhià tui dou... N'in dê j'économie d'on bié ! Damàdo kie ê dou makignon fouchan mo.

Attends, laisse-moi dire. Avec elle, nous avons travaillé les deux. Nous avons des économies de côté ! Dommage que les deux makignon soient morts.

Augustin : Porkiê ? Kie tsandzê të ?

Pourquoi ? Qu'est-ce que ça change ?

Joseph : T'ouré pôchu, djia deman apri a mêcha, iê manda de troâ de bitchiê.

Tu aurais pu déjà lui demandé demain, après la messe, de trouver des bêtes.

Augustin : Chê ê rinkiê chin... tsandze pa gran tsouja. Anri du Chouèido, tô t'in chohin ? Ê bèin fi a cômêchè du cadhon, cogniê biin de mondo, è pouèi ê conchianchieu, on peuü ié fire confianthê. Rinki'a iê derê.

Si c'est que ça... Ca ne change pas grand-chose. Henri du Chouèido, tu t'en souviens ? Il fait le commerce des cochons, il connaît bien du monde, et il est concienieux, on peut lui faire confiance. Il n'y a rien qu'à dire.

Joseph : Daco ! Pap et mam àà vérê min charèi eureu di ora. (*A sa femme*) Non pa Goton !

D'accord papa ! Papa et maman vous allez voir comme nous serons heureux, n'est-ce pas Goton !

Faustine : Jiojê, chê nô dujiêcho, nô tê deré... Mi mê jièino... Hm !

Jospeh, si j'osais, je te dirais... Mais je me gêne !

Joseph : Di pié.

Dis !

Faustine : Eo n'améré mi kie tô ié dejiêchê Margiëriza, min a gran mama. Kie n'in di tô Gioestèin ?

J'aimerais mieux que tu lui dises Marguerite, comme grand-maman. Qu'en dis-tu Augustin ?

Augustin : Chibèi... Dinchê chinbvêré mi du vèàdzo.

Bien oui, comme ça elle semblera plus du village.

Goton : Eo chi continta. Dê résta din ê pfachê kiê n'i fi, m'an todzo dè Marguerite.

Je susi contente. Du reste dans les travaux que j'ai fait, ils m'ont toujours appelée Marguerite.

Joseph : Onco on afire pap ! Chi euüton n'ijin tîrnà min dëvan, chènà dë chèidha inô in Rôbaté ; è gran ché tsan.

Encore quelque chose papa ! Cet automne, nous allons planter du seigle en Raubaté, comme avant ; il est grand ce champ.

Augustin : Eire gran... Ora o t'in mêtü in vegnië, ya pami de prô tinki'u batà. Mi ora chon chognia è batà, badon dë bonhna patôra.

Il était grand... Maintenant il y a de la vigne. Il n'y a plus de prés qu'aux bâtards. Mais maintenant qu'ils sont soignés, ils donnent de bonnes pâtures.

Faustine : Ê pouèi chëna dë bvô, can ya pami de môlëin, pami dë fo. O fonhon èirê to dëcrotchia a fadu o têt outà. Y in a dë tsandzêmin. Tô t'in dëbetêri steu dzo kie vëin.

Et semer du blé, quand il n'y a plus de moulin, plus de four. Le foulon était tout décroché, il a fallu l'enlever. Y en a des changements ! Tu t'en apercevas ces jours qui viennent.

Joseph : Damàdo, cà dë résta vo j'ouro fi dë bon pan dë chèidha.

Dommmage ! Car je vous aurais fait du bon pain de seigle.

(On frappe à la porte)

SCENE 2

Augustin : *(A Faustine)* Va rêpondrê, pouèi peskië t'i can mënmo dêrjindjiaë, va kiëri onhna botêdë dë mèroiijë.

(Faustine se lève, relève un coin de tablier et va ouvrir la porte. Monsieur le Curé entre... Tous se lèvent).

Va répondre, puis parce que t'es quand même dérangée, va chercher une bouteille de Malvoisie.

Augustin : Bon ipro Mochieu ! *(Les autres : Bonsoir Monsieur le Curé).* *(Augustin à Faustine)* T'ubve pa a botêdë de mèroiijë hein ! Tô vëri preuü, y in a pami kie thëin u chèi din o couëin dêjo o verê.

(Faustine sort).

Bonnes vëpres Monsieur ! Tu n'oublies pas la bouteille de Malvoisie hein ! Tu verras bien, il n'y en a plus que cinq ou six dans le coin, sous le garde-manger.

Le Curé : Bon ipro a tui ! *(En faisant un signe de croix)* Kie o bon Djiau vo bënichë. *(Faustine et Augustin font une révérence, imités par Joseph et Goton).* Chiëtà vo pié, dêrindjië vo pa, nô vouèi pa ità vouàrba, nô pachao devan a meijon, n'i iu che oto franché, n'i dë : tô ! Jiojê è arôô. *(A Augustin)* Tô m' aé fi chaé kië dëé arôà. *(En montrant Goton)* Stache è a fëna, no chupoujo ? *(Il tend la main)* Bonjour Madame, je suis le Curé d'ici.

Bonnes vëpres à tous ! Que le bon Dieu vous bénisse. Asseyez-vous seulemenz, ne vous dérangez pas, je ne reste pas, je passais devant la maison, j'ai vu une voiture française et j'ai dit : Tô ! Joseph est arrivé ! Tu m'avais dit qu'il devait arriver. Elle c'est sa femme, je suppose.

Goton : Bonsoir Monsieur le Curé, je suis la femme de Joseph, Marguerite.

Le Curé : Bien, bien, nous nous reverrons ! (*Tendant la main à Joseph*) Salu Jiojê ! Pouèi, dê rêto ? Dou pèrotsèin dêpfe. Chê itê achê bravo, dêvanthieuü, tui dou cômmin pap ê mam, nô farin bon mênadzo. (*Se tournant vers Goton*) Excusez-nous, Madame, de parler patois, c'est pas très poli, mais nous en avons tellement l'habitude. (*A tous*) Et puis, voyez-vous, ça me tient la langue en forme pour le latin, il lui ressemble ! (*Tout le monde rit*).

Salut Joseph ! Alors, de retour ? Deux paroissiens de plus. Si vous êtes brave, pieux, tous les deux comme papa et maman, nous ferons bon ménage.

Goton : Je vous en prie, Monsieur le Curé, j'aime beaucoup le patois.

Jiojê : Parlà pië patoué, Môchieu incôrà, ë conprin.

Parlez en patois, Monsieur le curé, elle comprend.

Le Curé : Ê t'ê vêri ?

Est-ce vrai ?

Goton : On dohin afirê, din kakie dzo, irê mieuü.

Un peu, dans quelques jours, ça ira mieux.

(*Faustine rentre avec les bouteilles sous le tablier*).

Le Curé : Bon ipro Faustinë (*Il frappe de la main sur l'épaule d'Augustin en lui disant*) Salu ! Chi cou t'ari on bon choli, chë a pà troua dêpèrdu dê trààié.

Bonnes vêpres Faustine. Salu ! Cette fois tu auras une bonne aide s'il n'a pas trop oublié de travailler.

Augustin : (*A Faustine*) Mê bà on vere. (*Au Curé*) Nàhà ! Crèijo pa : n'in djia dzapatô on moué, a l'è dê volèi biin no j'idjié... Djiau in chëi bënî. Chiètà vo ! (*Monsieur le Curé s'assied, suivi de tout le monde. Faustine remplit les verres. Goton n'accepte que la moitié. Faustine également*).

On va voir. Non non, je ne crois pas : on a déjà discuté la moindre, il a l'air de vouloir bien nous aider. Dieu soit bënî. Asseyez-vous !

Le Curé : Santé ! (*Tous ensemble*) Santé ! (*Et ils trinquent*) (*A Augustin*) Cômmin tē va tē ? (*A Joseph*) Dénachëi a j'u onhna dohinta pouèiratse, a cōja d'on êtôrno.

Comment vas-tu ? Hier soir il a eu une petite peur, à cause d'un malaise.

Augustin : M'ê djia tot évàdha. Nô vouèi vo j'ê dërê fran : por mê n'i rin pouèire de crapi, mi ê por ié. Mê vèindré preuü biin grèi d'a t'achié cholêta ; amêrêtê pa chin, in a djia preuü iu din a via, a poura ié. Portant, chë nô vëgniëcho a parti dêvan, nô poré contà chu ié po prëé po mon bon rêpou... To ! A propou, incôra, nô pachêrèi onhna vouàrba intchië vo. Nô vouèi bahié por onhna mêcha fondæ, paskië chu steuü dou, on chà pà chë on porê tan contà.

Mais c'est déjà passé. Je veux être franc : pour moi je n'ai pas peur de mourir, mais c'est pour elle. Ce serait bien dur de la laisser seule ; elle ne mérite pas ça, elle en a déjà assez eu dans la vie, la pauvre. Pourtant, si je venais à partir avant, je pourrais compter sur elle pour mon bon repos. To, à propos, Monsieur le curé, je passerai une fois chez vous. Je veux donner pour une messe fondée, parce que sur ces deux, on ne sait pas si on pourra tant compter.

Goton : Papa, vo j'ê promêto, avoui Jiojê (*elle cherche les mots*) Je dis en français, c'est plus facile, nous irons à la messe tous les dimanches. Ici ce sera plus facile, vous verrez.

Papa, je vous promets, avec Jospeh.

Faustine : (*La regardant tendrement, lui serre la main*) Vous j'êtès trop bonnë !

Augustin : Tan mieuü ! *(En levant son verre)* Veuüdê vo on moué avoui : dê tsé, dê chuchechê, dê bacon u dê frui ?

Tant mieux ! Voulez-vous manger un morceau : de la viande, des saucisses, du lard ou du fromage ?

Le Curé : Na machi, nô vouèi pa m'arêtà, ê pouèi nô chôpo a chèi j'euüre. *(Les autres se consument du regard. Faustine et Joseph en même temps)* No non pleu, n'in pa fan. *(Goton opine de la tête, en coulant des regards timides sur chacun, à tour de rôle).*

Non merci, je ne veux pas m'arrêter, et je soupe à six heures. Nous non plus, nous n'avons pas faim.

Faustine : N'i on idé... Chê t'i daco Gioestèin, n'invitin incôrà, a choervinta, Plachidê, Emilê, pouèi nô fajn a racleta. Nô chi têlemin continta kiê mê chinbvê kiê ê fita. Nô pfeuürêré...

J'ai une idée... Si tu es d'accord Augustin, nous invitons le curé, la servante, Placide, Emile et nous faisons une raclette. Je suis tellement contente qu'il me semble que c'est fête. Je pleurerais...

Augustin : Daco ! Ê vo incôrà ?

D'accord ! Et vous Monsieur le curé ?

Le Curé : Porkiê pa !?

Pourquoi pas !?

(On frappe à la porte, du dehors :

La factrice : Ya tê càrcon ?

Y a-t-il quelqu'un ?)

(Joseph, se précipitant à la porte, l'ouvre. Du dehors, une voix :

La factrice : Ê tê li incôrà ? Dèi ito àà a Avin, ia on gravo achêdin.

Le curé est-il là ? Il doit aller à Aven, il y a eu un grave accident.)

Joseph : Môchieu incôrà, vo j'ê mênihno in oto, n'in mi ito fi... *(à tous)* Nô tôrnin ora *(Ils sortent précipitamment avec Monsieur le Curé).*

Monsieur le curé, je vous amène en voiture. Ca ira plus vite ! Nous revenons tout de suite !

SCENE 3

Placide Plachide

Augustin : *(A Faustine)* Kiêria i dedin... Ê Plachide du charpentchié, nô cogno a vouè ; amêrête on vere. Charê enu ba di Avin a a cocha, bà pê ê côrtê dê Jaminta.

Fais-le entrer, c'est Placide du charpentier. Je connais la voix ; il mérite un verre. Il sera venu en-bas depuis Aven à la course, par les prés de Jaminta.

Faustine : *(En allant vers la porte)* Plachide, vèin dedin bèire on vere, avoui Gioestèin.

Placide, vient boire un verre avec Augustin.

Placide : *(Du dehors)* Na machi ! Pêskiê incôrà va inô in oto, nô tôrno avoui lui. Dê cou ki'ouchan bejoin dê mê ! Onco machi, bonhna ni !

Non merci, Le curé va en voiture, je retourne avec lui. Si jamais ils ont besoin de moi. Encore merci, bonne nuit !

Faustine : (A Placide) Bonhna ni ! (Aux autres) Kiê charê tē onco arôô ? Eon ki'arê cheuûtô ba din a valé ?

Bonne nuit ! Que sera-t-il arrivé ? Un qui aura sauté en-bas dans la vallée ?

Augustin : Charin dabo ! Nô veuü jioesto àà ba u théèi trié ê botêdê, n'i ito fi y in a dabo pami ! (Il se lève, s'essuie les lèvres du revers de la manche, fait deux pas, se retourne et dit) Nô deskiutêrin a a vêia. (Il sort)

Nous saurons bientôt. Je veux juste aller à la cave trier les bouteilles, j'ai vite fait, il n'y en a bientôt plus. Nous discuterons ce soir.

Faustine : (Lui crie) in tōrnin inō, prin dê triflê po a racleta. (A Goton) Pëskiê t'i daco, nô tē dèrèi in patoué, m'ê mi ijia. Tô vèri, cheude, charèi biin avoui Jiojê. Chê t'a pa pouèire du tràô, chē t'i pa troua dêlecata, ch'arin eureu tui infinbvo ; ê choué, pap dê cou a l'è gorbo, ronhnêré, mi ê rinkiê can ch'inhnouê, can ê j'atro o tē fôrdzon avoui Jiojê. Adon ch'ingrèindzê, aruê cheude, ch'iniôrnê. Mi fi pa vieuü ê partê drômi, o matèin ia to pachô. Tô vèri, varê cholê. Intrê ê davoue, checrèi (le doigt sur la bouche, elle tire le tiroir de la table, d'un missel, elle sort une médaille) Tê badê sta bédagnê, vèin di Londzëbprgnê. Nô prêêrin biin a chinta Vièrdzê, tot'ê davoue ; tē badêrèi, n'i onhna neuvèina, a te chi pè kieu, ié dêmindêrin dê vo j'ê bahié on pôpon po ranpfachié ché kie n'i perdu. (Elle lui donne la médaille) Ti ! Catsê a ; iê derin pfê ta u dou j'omo.

En remontant, prends les patates pour la raclette. Puisque tu es d'accord, je te dirai en patois, c'est plus facile. Tu verras, ici, tu seras bien avec Jospeh. Si tu n'as pas peur du travail, si tu n'es pas trop délicate, nous serons heureux tous ensemble ; c'est sûr, papa a quelques fois l'air fâché, grincheux, mais c'est uniquement quand il s'ennuie, quand les autres l'embêtent. Alors il s'énèrve, arrive ici, se saoule. Mais il ne fait pas long, il part dormir et le matin, tout lui a passé. Tu verras, ça ira tout seul. Entre les deux, secret. Je te donne cette médaille, elle vient de Longeborne. Nous prions bien la Sainte Vierge, toutes les deux ; je te donnerai, j'ai une neuvaine, je la connais par cœur, nous lui demanderons de vous donner un enfant pour remplacer ceux que j'ai perdu. Tiens, cache-là, nous leur dirons plus tard aux deux hommes.

Goton : (Baisant la médaille) Machi mam... Chi troua continta. (Elle se lève, vient vers Faustine).

Merci maman, je suis trop contente.

Faustine : (Se lève, va à sa rencontre) Biô damàdo ! Ê eo parèi, n'aé perdu o maton, a mata... ê t'ê tōrno trôa tui dou a ni. (Les mains jointes, les yeux levés) Mon Djiau, machi ! (Elles s'enlacent).

Je suis heureuse ma fille de vous retrouver tous les deux ce soir

Joseph (entre avec Mélie et le curé) : Eire pa tan grave, din o creu d'ortcheuü, ba dezo Aven, davoue j'ôto an tanponô.

C'était pas si grave ! dans la grande courbe en dessous d'Aven deux voitures se sont téléscopée.

Mélie : Euüreujamin, rinkyè de a tōa.

Heureusement que de la tôle froissée.

Curé : Plaie d'argent n'est pas motelle

Vu qu'il s'agit ici un peu d'une maxime, je propose de la laisser en français.

Faustine : Mi n'in toparèi todzo manca d'ardzin, tchiote pa du chiel.

De l'argent on en a toujours besoin

19

Curé : Faustine... Nô chi preuü ky'aé de bin va pa apeuütronâ è j'infan ! Mi a pare avâ, infan prodëgiê...

Mais Faustine ! Je sais très bien que l'abondance de bien ne nuit pas, Mais à père avare, enfant prodigue

Joseph : Eo prodëgiê !

Moi, Prodigue !

Curé : Bin choué Jiojê, avoui a tavoue vo j'aà vivre cheude avoui e voutre parin. Chari pa todzo ijià.

Mais si jeunesse savait, et si vieillesse pouvait !

Mais bien sûr Joseph, avec Goton vous allez venir ici avec vos parents, ce ne sera pas toujours facile !

Joseph : Quoi vieillesse !

Curé : E dzône vo chèide pa gran tsouje d'a via e e vyeuü an pami de fôrthe.

Les jeunes vous manquer d'expérience, et les plus vieux de force.

Faustine : Ah a fôrthe !

Ah ! la force

Curé : Oué Faustine, e o ton kye fi a tsanthon.

Mais oui Faustine c'est le ton qui fait la chanson

Augustin : (sort de la porte de la cave) Ah, o ton ! Tô o poète, chi chochrô onhna ouarbe dèray a pôrta ! Adon devan de pecà, e l'euüre de ch'abèrà ! Can o vin è terié, fô o te bèire !

Ah ! le ton ! Dis donc le poète, je suis resté derrière la porte un moment, alors avant la raclette c'est l'heure de l'apéro car quand le vin est tiré il faut le boire.

RIDEAU